

Qui m'avez si bien tondu ;  
J'ai plus gagné que perdu ;  
Car d'hymen point de nouvelles.  
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon  
Je vécusse, et non à la mienne.  
Il n'est tête chauve qui tienne :  
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

## FABLE XVIII.

*Le Renard et la Cigogne.*

Compère le renard se mit un jour en frais,  
Et retint à diner commère la cigogne ;  
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts  
Le galant, pour toute besogne,  
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :  
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la cigogne le prie.  
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.  
A l'heure dite, il courut au logis  
De la cigogne son hôtesse ;  
Loua très-fort sa politesse ;  
Trouva le dîner cuit à point.

Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.  
Il se réjouissait à l'odeur de la viande  
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.  
On servit, pour l'embarrasser,  
En un vase à long col et d'étroite embouchure.  
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;  
Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,  
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
Attendez-vous à la pareille.

## FABLE XIX.

*L'Enfant et le Maître d'école.*

Dans ce récit je prétends faire voir  
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,  
En badinant sur les bords de la Seine.  
Le ciel permit qu'un saule se trouva,  
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.  
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,  
Par cet endroit passe un maître d'école ;

L'enfant lui cria : Au secours ! je péris !  
Le magister, se tournant à ses cris,  
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise  
De le tancer : Ah ! le petit babouin !  
Voyez, dit-il, ou l'a mis sa sottise !  
Et puis, prenez de tels fripons le soin !  
Que les parents sont malheureux, qu'il faille  
Toujours veiller à semblable canaille !  
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !  
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense !  
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,  
Se peut connaître au discours que j'avance.  
Chacun des trois fait un peuple fort grand :  
Le Créateur en a béni l'engeance.  
En toute affaire, ils ne font que songer  
Au moyen d'exercer leur langue.  
Eh ! mon ami, tire-moi de danger,  
Tu feras après ta harangue.

## FABLE XX.

*Le Coq et la Perle.*

Un jour un coq détourna  
Une perle, qu'il donna  
Au beau premier lapidaire.  
Je la crois fine, dit-il ;  
Mais le moindre grain de mil  
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita  
D'un manuscrit, qu'il porta  
Chez son voisin le libraire.  
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;  
Mais le moindre ducaton  
Serait bien mieux mon affaire.

## FABLE XXI.

*Les Frelons et les Mouches à miel.*

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :  
Des frelons les réclamèrent ;  
Des abeilles s'opposant,

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.  
Il était malaisé de décider la chose :  
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons  
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,  
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,  
Avaient long-temps paru. Mais quoi ! dans les frelons  
Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,  
Entendit une fourmilière.  
Le point n'en put être éclairci.  
De grâce, à quoi bon tout ceci ?  
Dit une abeille fort prudente.  
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,  
Nous voici comme aux premiers jours.  
Pendant cela le miel se gâte.  
Il est temps désormais que le juge se hâte :  
N'a-t-il point assez lèche l'ours ?  
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,  
Et de fatras, et de grimoires,  
Travaillons, les frelons et nous !  
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,  
Des cellules si bien bâties.  
Le refus des frelons fit voir  
Que cet art passait leur savoir ;  
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !  
Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !  
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :  
Il ne faudrait point tant de frais ;  
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;  
On nous mine par des longueurs ;  
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,  
Les écailles pour les plaideurs :

## FABLE XXII.

*Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau :  
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;  
Je vous défendrais de l'orage :

Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,

\* Expression proverbiale, fondée sur une erreur populaire, et qui veut dire ici : N'a-t-il pas assez sucé les parties en prolongant le procès ?

\* Voyez ci-après livre IX, fable IX.

Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

## LIVRE SECOND.

## FABLE PREMIÈRE.

*Contre ceux qui ont le goût difficile.*

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope  
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,  
Je les consacrerai aux mensonges d'Ésope  
Le mensonge et les vers de tout sont amis.  
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse  
Que de savoir orner toutes ces fictions.  
On peut donner du lustre à leurs inventions :  
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.  
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau  
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :  
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes  
Sont devenus chez moi créatures parlantes.  
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?  
Vraiment, me diront nos critiques,  
Vous parlez magnifiquement  
De cinq ou six contes d'enfant.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques  
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,  
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,  
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,  
Par mille assauts, par cent batailles,  
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,  
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,  
D'un rare et nouvel artifice,  
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,  
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,  
Que ce colosse monstrueux  
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,  
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :  
Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance et la peine...  
 C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :  
 La période est longue, il faut reprendre haleine ;  
 Et puis, votre cheval de bois,  
 Vos héros avec leurs phalanges,  
 Ce sont des contes plus étranges,  
 Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa roix ;  
 De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.  
 Eh bien ! baissions d'un ton, La jalouse Amarylle  
 Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins  
 N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.  
 Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;  
 Il entend la bergère adressant ces paroles  
 Au doux zéphyr, et le priant  
 De les porter à son amant.  
 Je vous arrête à cette rime  
 Dira mon censeur à l'instant ;  
 Je ne la tiens pas légitime.  
 Ni d'une assez grande vertu ;  
 Remettez pour le mieux, ces deux vers à la fonte.  
 Maudit censeur ! te tairas-tu ?  
 Ne saurais-je achever mon conte ?  
 C'est un dessein très-dangereux  
 Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :  
 Rien ne saurait les satisfaire.

FABLE III.

Conseil tenu par les Rats.

Un chat, nommé Rodillardus  
 Faisait de rats telle déconiture  
 Que l'on n'en voyait presque plus  
 Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trôn,  
 Ne trouvait à manger que le quart de son souf,  
 Et Rodillard passait, chez la gent misérable,  
 Non pour un chat, mais pour un diable.  
 Or, un jour qu'au haut et au loin  
 Le galant alla chercher femme,  
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,  
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin  
 Sur la nécessité présente.  
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,  
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
 Attacher un grelot au cou de Rodillard ;  
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre  
 De sa marche avertis, ils s'enfuraient sous terre ;  
 Qu'il n'y savait que ce moyen.  
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :

Abelais (IV, ch. vi et vii) fait mention, dans *Ronsignuel*, du célèbre chat Rodillard, ou *rougeur de lant*.

Chose ne leur parut à tous plus salutaire,  
 La difficulté fut d'attacher le grelot.  
 L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;  
 L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire  
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus,  
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;  
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
 Voire chapitres de chanoines.  
 Ne faut-il que délibérer  
 La cour en conseillers foisonner  
 Est-il besoin d'exécuter  
 L'on ne rencontre plus personne.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

Un loup disait que l'on l'avait volé :  
 Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,  
 Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.  
 Devant le singe il fut plaidé.  
 Non point par avocats, mais par chaque partie.  
 Thémis n'avait point travaillé.  
 De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.  
 Le magistrat snait en son lit de justice,  
 Après qu'on eut bien contesté,  
 Répliqué, crié, tempêté,  
 Le juge, instruit de leur malice  
 Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;  
 Et tous deux vous paierez l'amende.  
 Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;  
 Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers  
 On ne saurait manier, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

Deux taureaux combattaient à qui posséderait  
 Une génisse avec l'empire  
 Une grenouille en soupirait.  
 Qu'avez-vous ? se mit à lui dire  
 Quelqu'un du peuple coassant ?

Même. Le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, et dans les éditions publiées par la Fontaine, *croassant* ; mais cette faute doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur.

Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,  
 Que la fin de cette querelle  
 Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,  
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?  
 Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,  
 Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;  
 Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,  
 Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse  
 Du combat qu'a causé madame la génisse.  
 Cette crainte était de bon sens.  
 L'un des taureaux en leur demeure  
 S'alla cacher à leurs dépens  
 Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps  
 Les petits ont pâti des sottises des grands.

FABLE V.

La Chauve-Souris et les deux Belettes.

Une chauve-souris donna tête baissée  
 Dans un lit de belette, et, sitôt qu'elle y fut,  
 L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,  
 Pour la dévorer accourut.  
 Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,  
 Après que votre race a tâché de me nuire !  
 N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.  
 Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.  
 Pardonnez-moi, dit la pauvrette,  
 Ce n'est pas ma profession.  
 Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.  
 Grâce à l'auteur de l'univers,  
 Je suis oiseau ; voyez mes ailes :  
 Vive la gent qui fend les airs !  
 Sa raison plut, et sembla bonne.  
 Elle fait si bien qu'on lui donne  
 Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie  
 Aveuglement se va fourrer  
 Chez une autre belette aux oiseaux ennemie  
 La voilà derechef en danger de sa vie.  
 La dame du logis avec son long museau  
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,  
 Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :  
 Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas  
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. Un des derniers commentateurs de notre poète prétend que cette distinction n'était pas connue au siècle de Louis XIV. C'est une erreur : on n'a qu'à consulter le dictionnaire de l'Académie française, publié en 1694, et le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, et l'on se convaincra que cette distinction est très-ancienne dans notre langue, et que le verbe *coasser* a toujours été le seul que l'on ait employé pour exprimer le cri des grenouilles.

Je suis souris : vivent les rats !  
 Jupiter confonde les chats !  
 Par cette adroite repartie  
 Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,  
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figure.  
 Le sage dit, selon les gens :  
 Vive le roi ! vive la ligée !

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empenée,  
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,  
 Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :  
 Faut-il contribuer à son propre malheur ?  
 Cruels humains ! vous tirez de nos ailes  
 De quoi faire voler ces machines mortelles !  
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :  
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.  
 Des enfants de Japet toujours une moitié  
 Fournira des armes à l'autre.

FABLE VII.

La Licée et sa Compagne.

Une licée étant sur son terme,  
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,  
 Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent  
 De lui prêter sa hutte, ou la lice s'enferme  
 Au bout de quelque temps sa compagne revient  
 La licée lui demande encore une quinzaine ;  
 Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.  
 Pour faire court, elle l'obtient.  
 Ce second terme échu, l'autre lui redemande  
 Sa maison, sa chambre, son lit.  
 La licée cette fois montre les dents, et dit :  
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande  
 Si vous pouvez nous mettre hors.  
 Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants toujours on le re-  
 Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête ;  
 Il faut que l'on en vienne aux coups,  
 Il faut plaider ; il faut combattre.  
 Laissez-leur prendre un pied chez vous :  
 Ils en auront bientôt pris quatre.

\* S'en sont moqués. Expression fort ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le roman de *Jaufré*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard, au commencement du treizième siècle.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,  
 Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.  
 Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.  
 Je laisse à penser si ce gîte  
 Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.  
 L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,  
 L'escarbot intercède, et dit :  
 Princesse des oiseaux, il vous est fort facile  
 D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :  
 Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;  
 Et puisque Jean lapin vous demande la vie,  
 Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :  
 C'est mon voisin, c'est mon compère  
 L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,  
 Choqué de l'aide l'escarbot,  
 L'étourdit, l'oblige à se taire.  
 Enlève Jean lapin, l'escarbot indigne  
 Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,  
 Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :  
 Pas un seul ne fut épargné.  
 L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,  
 Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,  
 Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.  
 Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.  
 Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.  
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.  
 L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :  
 La mort de Jean lapin de rechef est vengée.  
 Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois  
 N'en dormit de plus de six mois.  
 L'oiseau qui porte Caramède  
 Du monarque des dieux enfin implora l'aide,  
 Dépose en son giron ses œufs et croit qu'en paix  
 Ils seront dans ce lieu, que pour ses intérêts,  
 Jupiter se verra contraint de les défendre.  
 Hardi qui les traitait la prendre,  
 Aussi ne les y prit-on pas.  
 Leur ennemi changea de note,  
 Sur la robe du dieu fit tomber une croûte :  
 Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.  
 Quand l'aigle sut l'inadvertance,  
 Elle menaça Jupiter  
 D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ;  
 Avec mainte autre extravagance.  
 Le pauvre Jupiter se tut,  
 Devant son tribunal l'escarbot comparut.  
 Et sa plainte, et conta l'affaire.  
 On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.  
 Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,  
 Le monarque des dieux s'avisait, pour bien faire,

De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,  
 En une autre saison, quand la race escarbote  
 Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,  
 Se cache et ne voit point le jour.

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

Va-t'en, chétif insecte, excrement de la terre !  
 C'est en ces mots que le lion  
 Parlait un jour au moucheron.  
 L'autre lui déclara la guerre.  
 Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi  
 Me fasse peur ni me soucie ?  
 Un boeuf est plus puissant que toi ;  
 Je le mène à ma fantaisie.  
 A peine il achevait ces mots  
 Que lui-même il sonna la charge.  
 Fut le trompette et le héros,  
 Dans l'abord il se met au large.  
 Puis prend son temps, fond sur le cou  
 Du lion, qu'il rend presque fou.  
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;  
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;  
 Et cette alarme universelle  
 Est l'ouvrage d'un moucheron.  
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;  
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le naseau,  
 Tantôt entre au fond du naseau.  
 La rage alors se trouve à son faite montée.  
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir  
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée.  
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.  
 Le malheureux lion se déchire lui-même.  
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
 Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême  
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.  
 L'insecte, du combat se retire avec gloire.  
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin  
 L'embuscade d'une araignée.  
 Il y rencontre aussi sa fin.  
 Mais vient du mot latin *magis*, et signifie davantage ;  
 c'est un idiotisme bien ancien, et qu'on trouve dans la langue  
 romaine. (Voyez Raynouard, *Éléments de la grammaire de la*  
*langue romane avant l'an 1000*, p. 358.) Ménage, dans la pre-  
 mière édition de ses *Observations sur la langue française*,  
 publiées en 1672 (ch. LXI, p. 109), considère cette façon de  
 parler comme très-naturelle et très-française. Vaugelas remar-  
 que que de son temps elle était commune à la cour, mais que  
 cependant elle était du style familier. (Vaugelas, *Remarques*  
*sur la langue française*, 1697, t. I, p. 218.) On trouve de fré-  
 quents exemples de cette locution dans Malherbe, dans Molière,  
 et dans les auteurs du siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de  
 nos jours même l'ont employée.

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
 De cette vérité deux fables feront foi ;  
 Tant la chose en preuves abonde.  
 Entre les pattes d'un lion  
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie :  
 Le roi des animaux, en cette occasion,  
 Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
 Ce bienfait ne fut pas perdu.  
 Quelqu'un aurait-il jamais cru  
 Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
 Cependant il avertit qu'au sortir des forêts  
 Ce lion fut pris dans des rets,  
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
 Sire rat accourut, et fit tant par ses dents  
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

Patience et longueur de temps  
 Font plus que force ni que rage.  
 L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.  
 Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe ;  
 Quand sur l'eau se penchant une fourmi vint tondre  
 Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi  
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.  
 La colombe aussitôt usa de charité  
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,  
 Ce fut un promontoire où la fourmi arriva.  
 Elle se sauva. Et là-dessus  
 Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus  
 Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.  
 Dès qu'il vit l'oiseau de Vénus,  
 Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.  
 Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,  
 La fourmi le pique au talon.  
 Le vilain retourne la tête.  
 La colombe l'entend part, et tire de long.  
 Le soupé du croquant avec elle s'envole  
 Point de pigeon pour une obole.  
 Expression toute latine : *Nihil est quod longinquitas tem-  
 poris efficeret non possit* Cicéron, *de officiis*, lib. I, c. 12.  
 Autrefois on écrivait *fourmis* avec un s, même au singulier :  
 du temps de La Fontaine, ce mot, comme aujourd'hui, ne ven-  
 nait d's qu'au pluriel ; et notre auteur, dans la même fable, écrit  
 ce mot au singulier avec un s sans s, selon le besoin de son vers.  
 Exemple remarquable d'un genre de licence qui se reproduit  
 souvent dans les poètes de siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de  
 nos jours même l'ont employée.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis  
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;  
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire ;  
 Qui périclite pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.

Un ânier, son sceptre à la main,  
 Menait, en empereur romain,  
 Deux coursiers à longues oreilles.  
 L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier,  
 Et l'autre, se faisant prier,  
 Portait, comme on dit, les bouteilles.  
 Sa charge était de sel. Nos gallards pèlerins,  
 Par monts, par vaux, et par chemins,  
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,  
 Et fort empêchés se trouvèrent.  
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,  
 Sur l'âne à l'éponge monta,  
 Chassant devant lui l'autre bête,  
 Qui, voulant en faire à sa tête,  
 Dans un trou se précipita,  
 Revint sur l'eau, puis échappa.  
 Car, au bout de quelques nages,  
 Tout son sel se fondit si bien  
 Que le baudet ne sentit rien  
 Sur ses épaules soignées.  
 Camarade épongié prit exemple sur lui,  
 Comme un mouton qui va dessus la toi d'autrui.  
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,  
 Lui, le conducteur, et l'éponge.  
 Tous trois burent d'autant l'ânier et le grison  
 Firent à l'éponge raison.  
 Celle-ci devint si pesante,  
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord  
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.  
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente  
 D'une prompte et certaine mort.  
 Quelqu'un vint au secours : que ce fut, il n'importe ;  
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point  
 Agir chacun de même sorte.  
 J'en voulais venir à ce point.

Marchait lentement. Expression proverbiale.  
 Ce mot appartient au vocabulaire des maîtres et des na-  
 gens ; quoiqu'il n'ait point encore été admis dans les diction-  
 naires de la langue, il mérite d'y trouver place ; car il n'y en a  
 point d'autre pour exprimer la même idée ; il est si clair et si  
 heureusement employé par notre poète, qu'on n'a pas même  
 besoin de l'expliquer.  
 Mot créé par notre poète.  
 Dans les auteurs du siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de  
 nos jours même l'ont employée.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un astrologue un jour se laissa choir  
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,  
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,  
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,  
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.  
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,  
Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire  
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire  
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,  
Qu'est-ce, que le Hasard parmi l'antiquité

Et parmi nous, la Providence?  
Or, du hasard il n'est point de science:  
S'il en était, on aurait tort  
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;  
Toutes choses très-incertaines.  
Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,  
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?  
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles  
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?  
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit

De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?  
Pour nous faire éviter des maux inévitables?  
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?  
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,  
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?  
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.  
Le firmament se meut, les astres font leur cours

Le soleil nous luit tous les jours  
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,  
Sans que nous en puissions autre chose inférer  
Que la nécessité de luire et d'éclairer.

D'amener les saisons, de mûrir les semences,  
De verser sur les corps certaines influences,  
Du reste, en quoi répond au sort, toujours divers  
Ce train toujours égal dont marche l'univers?

Charlatans, faiseurs d'horoscope,  
Quittez les cours des princes de l'Europe  
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps;  
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens

Je m'emporte un peu trop; revenons à l'histoire

C'est-à-dire les poètes anciens (que la Fontaine considère  
comme appartenant à Homère, parce qu'ils ont écrit sous l'inspiration  
de ce grand poète). C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui cherchent la pierre  
philosophale. Le mot souffleur était usité, dans cette acception,  
au temps de la Fontaine.

De ce spéculateur qui fut contraint de boire.  
Outre la vanité de son art mensonger,  
C'est l'image de ceux qui baillent aux chimères,  
Cependant qu'ils sont en danger,  
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

FABLE XIV.

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeait  
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)  
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait;  
Cet animal est triste, et la crainte le rongeait.  
Les gens de naturel peureux  
Sont, disait-il, bien malheureux

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite:  
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.  
Voilà comme je vis; cette crainte maudite  
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.  
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh! la peur se corrige-t-elle?  
Je crois même qu'en bonne foi  
Les hommes ont peur comme moi  
Ainsi raisonnait notre lièvre  
Et cependant faisait le guet

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la  
Le mélancolique animal, [fièvre].  
En rêvant à cette matière

Entend un léger bruit; ce lui fut un signal  
Pour s'enfuir de vers sa tanière.  
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.  
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,  
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

Oh! dit-il, j'en fais faire autant  
Qu'on m'en fait faire! Ma présence  
Effraie aussi les gens; je mets l'alarme au camp!  
Et d'où me vient cette vaillance?

Comment! des animaux qui tremblent devant moi!  
Je suis donc un foudre de guerre!  
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre  
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

La Fontaine, dans toutes les éditions qu'il a publiées, a écrit  
baillent, selon l'orthographe de son temps; depuis, on a rem-  
placé les deux a par l'accent circonflexe, ce qu'il ne faut pas  
oublier pour distinguer ce verbe d'avec celui de bailler, sans  
accent sur l'a, qui veut dire donner. Dans l'édition des Fables  
de la Fontaine donnée par M. Didot, qui est en 1815, on a sul-  
tué, à tort, au mot baillent, celui de goguettes.  
Cependant est mis ici pour pendant.

Faites des feux de joie, réjouissez-vous.  
Ses chausses. Quand on veut courir, on commence par re-  
lever le vêtement d'en bas.

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
Un vieux coq adroit et matois.  
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,  
Nous ne sommes plus en querelle:  
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:  
Ne me retarde point, de grâce;  
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,  
Sans nulle crainte, à vos affaires;  
Nous vous y servirons en frères.  
Faites-en les feux dès ce soir,  
Et cependant viens recevoir  
Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais  
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle  
De cette paix

Et ce m'est une double joie  
De la tenir de toi; je vois deux lévriers  
Qui, je m'assure, sont courriers  
Que pour ce sujet on envoie

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.  
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.  
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire:  
Nous nous réjouissons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le galant aussitôt  
Tire ses grègues, gagne au haut,  
Mal content de son stratagème,  
Et notre vieux coq en soi-même  
Se mit à rire de sa peur  
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

Je suis donc un foudre de guerre!  
L'oiseau de Jupiter enlevait un mouton.  
Un corbeau, témoin de l'affaire,  
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton

En voulut sur l'heure autant faire.  
Il tourne à l'entour du troupeau,  
Marqué entre cent moutons le plus gras, le plus beau,  
Un vrai mouton de sacrifice.

On l'avait réservé pour la bouche des dieux  
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux  
Je ne sais qui fut ta nourrice,

Faites des feux de joie, réjouissez-vous.  
Ses chausses. Quand on veut courir, on commence par re-  
lever le vêtement d'en bas.

Mais ton corps me paraît en merveilleux état:  
Tu me serviras de pâture.  
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.  
La moutonnière créature  
Pesait plus qu'un fromage; outre que sa toison  
Était d'une épaisseur extrême,  
Et mêlée à peu près de la même façon  
Que la barbe de Polyphème.

Elle empêtra si bien les serres du corbeau  
Que le pauvre animal ne put faire retraite.  
Le berger vient, le prend, l'engage bien et beau,  
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer; la conséquence est nette:  
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.  
L'exemple est un dangereux leurre: gîteurs,  
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands sei-  
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le paon se plaignait à Junon.  
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison  
Que je me plains, que je murmure:  
Le chant dont vous m'avez fait don  
Déplait à toute la nature;

Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,  
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,  
Est lui seul l'honneur et le printemps  
Junon répondit en colère

Oiseau jaloux, et qui devrais te faire,  
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,  
Toi que l'on voit porter l'emblème de ton cor  
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;

Qui te panades, qui de plumes  
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux  
La boutique d'un lapidaire?

Est-il quelque oiseau sous les cieux  
Plus que toi capable de plaire?  
Tout animal n'a pas toutes propriétés.  
Nous vous avons donné diverses qualités:

Les uns ont la grandeur et la force en partage;  
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,  
Le corbeau sert pour le présage;  
La corneille avertit des malheurs à venir,

Tous sont contents de leuramage,  
Cesse donc de te plaindre; ou bien, pour te punir,  
Je d'ôterai ton plumage

Adjectif de la création de notre poète.  
Pelits volereaux, diminutif dont notre poète paraît avoir en-  
richi la langue; du moins il ne se trouvait pas dans le diction-  
naire de l'Académie de son temps; et il se trouve aujourd'hui.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chérissait éperdument sa chatte;  
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate;  
 Qui miaulait d'un ton fort doux  
 Il était plus fou que les fous.  
 Cet homme donc, par prières, par larmes,  
 Par sortilèges et par charmes,  
 Fit tant qu'il obtint du Destin  
 Que sa chatte, en un beau matin,  
 Devient femme; et, le matin même,  
 Maître sot en fait sa moitié.  
 Le voilà fou d'amour extrême,  
 De fou qu'il était d'amitié.  
 Jamais la dame la plus belle  
 Ne charma tant son favori.  
 Que fait cette épouse nouvelle  
 Son hypocondre de mari?  
 Il l'amadoue; elle le flatte.  
 Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,  
 La croit femme en tout et partout.  
 Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte  
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés,  
 Aussitôt la femme est sur pieds.  
 Elle manqua son aventure;  
 Souris de revenir, femme d'être en posture  
 Pour cette fois elle accourut à point;  
 Car, ayant changé de figure,  
 Les souris ne la craignaient point.  
 Ce lui fut toujours une amorce:  
 Tant le naturel a de force!  
 Il se moque de tout: certain âge accompli,  
 Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.  
 En vain de son train ordinaire  
 On le veut désaccoutumer:  
 Quelque chose qu'on puisse faire,  
 On ne saurait le reformer.  
 Coups de fourche, ni d'étrivières  
 Ne lui font changer de manières;  
 Et fussiez-vous embâtonnés,  
 Jamais vous n'en serez les maîtres.  
 On lui ferme la porte au nez,  
 Il reviendra par les fenêtres.

Var. Fourches, dans les éditions de Didot et de Barbou; mais c'est à tort: la première, comme la dernière édition donnée par la Fontaine, met ce mot au singulier.  
 \* Armes de bâtons.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Âne chassants.

Le roi des animaux se mit un jour en tête  
 De giboyer: il célébrait sa fête.  
 Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,  
 Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.  
 Pour réussir dans cette affaire  
 Il se servit du ministère  
 De l'âne à la voix de Stentor.  
 L'âne à messer lion fit office de cor:  
 Le lion le posta, le couvrit de ramées.  
 Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son  
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison.  
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée  
 A la tempête de sa voix.  
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable:  
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois.  
 Tous fuyaient; tous tombaient au piège inévitable  
 Où les attendait le lion.  
 N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?  
 Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.  
 Oui, reprit le lion, c'est bravement crié.  
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,  
 J'en serais moi-même effrayé.  
 L'âne, s'il est osé, se fit mis en colère,  
 Encor qu'on le raillât avec juste raison.  
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron  
 Ce n'est pas là leur caractère.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,  
 C'était l'oracle de la Grèce.  
 Lui seul avait plus de sagesse  
 Que tout l'aréopage. En voici pour essai  
 Une histoire des plus gentilles,  
 Et qui pourra plaire au lecteur.  
 Un certain homme avait trois filles,  
 Toutes trois de contraire humeur:  
 Une huveuse; une coquette;  
 La troisième, avare parfaite.  
 Cet homme, par son testament,  
 Selon les lois municipales,  
 Leur laissa tout son bien par portions égales.  
 En donnant à leur mère tant  
 Payable quand chacune d'elles  
 Ne posséderait plus sa contingente part.

\* Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de cetemps.

Le père mort, les trois femmes  
 Courent au testament, sans attendre plus tard.  
 On le lit, on tâche d'entendre  
 La volonté du testateur;  
 Mais en vain: car comment comprendre  
 Qu'aussitôt que chacune sœur  
 Ne possédera plus sa part héréditaire,  
 Il lui faudra payer sa mère?  
 C'est n'est pas un fort bon moyen  
 Pour payer, que d'être sans bien.  
 Que voulait donc dire le père?  
 L'affaire est consultée; et tous les avocats  
 Après avoir tourné le cas  
 En cent et cent mille manières,  
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus.  
 Et conseillent aux héritières  
 De partager le bien sans songer au surplus.  
 Quant à la somme de la veuve  
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil teure.  
 Il faut que chaque sœur se charge par traité  
 Du tiers, payable à volonté.  
 Si mieux n'aime la mère, en ordon une rente,  
 Dès le décès du mort courante.  
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots:  
 En l'un les maisons de bouteille,  
 Les buffets dressés sous la treille,  
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,  
 Les magasins de Malvoisie;  
 Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,  
 L'attirail de la goinfrie;  
 Dans un autre, celui de la coquetterie,  
 La maison de la ville, et les meubles exquis,  
 Les eunuques et les coiffeuses,  
 Et les brodeuses.  
 Les joyaux, les robes de prix;  
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,  
 Les troupeaux et le pâturage,  
 Valets et bêtes de labour.  
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire  
 Que peut-être pas une sœur  
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.  
 Ainsi chacune prit son inclination;  
 Le tout à l'estimation.  
 Ce fut dans la ville d'Athènes  
 Que cette rencontre arriva.  
 Petits et grands, tout approuva  
 Le partage et le choix: Esope seul trouva

\* Trouve, Marot et Corrozet, et la plupart des poètes du seizième siècle, écrivent presque toujours treuve. Cet usage subsistait encore lorsque la Fontaine publia cette première partie de ses fables.  
 \* C'est-à-dire, de vin doux. La Malvoisie est un vin grec qui croît dans les environs de Napoli di Matceasia, en Morée, ou dans le Péloponnèse des anciens. Notre poète n'a donc point commis ici l'anachronisme dont un commentateur l'accuse.

Qu'après bien du temps et des peines  
 Les gens avaient pris justement  
 Le contre-pied du testament.  
 Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique  
 Aurait de reproches de lui!  
 Comment! ce peuple, qui se pique  
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,  
 A si mal entendu la volonté suprême  
 D'un testateur! Ayant ainsi parlé,  
 Il fait le partage lui-même,  
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré.  
 Rien qui pût être convenable  
 Partant rien aux sœurs d'agréable:  
 A la coquette, l'attirail,  
 Qui suit les personnes huveuses,  
 La biberone eut le bétail;  
 La ménagère eut les coiffeuses.  
 Tel fut l'avis du Phrygien,  
 Alléguant qu'il n'était moyen  
 Plus sûr pour obliger ces filles,  
 A se défaire de leur bien,  
 Qu'elles se mariaient dans les bonnes familles.  
 Quand on leur verrait de l'argent,  
 Paieraient leur mère tout comptant;  
 Ne posséderaient plus les effets de leur père  
 Ce que disait le testament.  
 Le peuple s'étonna, comme il se pouvait faire,  
 Qu'un homme seul eût plus de sens  
 Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meunier, son Fils, et l'Âne.

L'invention des arts étant un droit d'homme,  
 Nous devons l'apologie à l'ancienne Grèce:  
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner  
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.  
 La feinte est un pays plein de terres désertes,  
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.  
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:  
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.

Ces initiales signifient à monsieur de MAUCROIX, François de Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de la Fontaine, naquit le 7 janvier 1619, et mourut le 9 avril 1708. On trouvera sa vie en tête de ses poésies inédites dans le recueil intitulé *Nouvelles Oeuvres diverses de Jean de la Fontaine et de François de Maucroix*, 1820. in-8°. p. 169-222.

\* François de Malherbe naquit en 1576, et mourut à Paris en